

# Blaise Pascal

## Un théologien pas comme les autres

par Pierre-David NICOLE

*HOKHMA est une revue éditée par des étudiants. Cela s'est traduit jusqu'ici par le fait que ce sont des étudiants qui ont choisi les articles, mis au point et diffusé cette revue. Nous avons jugé bon de faire un pas de plus et de publier, à côté des travaux de spécialistes, des articles écrits par des étudiants.*

*C'est un risque... lorsqu'on considère les exigences du public théologique actuel. Un risque que Pierre-David Nicole, étudiant de quatrième année à la Faculté de théologie de Lausanne, a bien voulu accepter de courir le premier. Nous le remercions pour sa contribution, dans la conviction que son travail saura mériter votre intérêt.*

Un « effrayant génie ». Le mot de Chateaubriand n'est pas trop fort, il fait justice à la réalité aussi bien qu'à la légende dont s'enrichit le personnage singulier de Blaise Pascal.

Trois siècles nous séparent : que n'a-t-on pas écrit à son propos ? Les études sur son œuvre et sur sa vie se succèdent, s'affrontent. Il a ses « encenseurs » délirants — l'imagination est féconde — auxquels répondent des détracteurs acharnés — le parti pris donne de l'assurance <sup>1</sup>.

Dans la longue cohorte de ceux qui ont accepté de se laisser remettre en question — car c'est bien de cela qu'il s'agit lorsqu'on aborde Pascal — prennent place des hommes et des femmes de tous horizons, de toutes régions intellectuelles : avant de comprendre, ils ont fait un bout de route. Bergson, pour ne citer que lui, tient non seulement Pascal pour l'un des plus grands écrivains de langue française, mais encore le place parmi les génies de portée quasi universelle.

<sup>1</sup> Citons, à titre de curiosité, le livre d'un médecin jugeant en scientifique toute l'œuvre et la vie de Pascal. Pierre Delbet : *Le caractère de Pascal*. Pierre Cailler, éditeur, Vésénaz-près-Genève, 1947.

« *Renversement continué du pour au contre* » (Pensées, 328, p. 482) <sup>2</sup>.

Né le 19 juin 1623, Blaise Pascal perd sa mère à l'âge de trois ans ; il sera élevé et formé intellectuellement par son père, Etienne Pascal <sup>3</sup>. Aucune tradition : l'enfant ne connaîtra pas la « trempe » du collège jésuite où sont formés presque tous les grands esprits de son temps. Soumis à une pédagogie originale et particulière, le jeune enfant développe en lui ce goût marqué qu'il gardera pour l'expérience des faits et les conclusions rigoureuses que la raison peut en tirer. La fréquentation de savants renommés et la part qu'il prend à leurs discussions n'est pas étrangère aux rapides progrès d'une intelligence très vive. Alors que la légende auréole l'enfant prodige, l'analyse des faits nous oblige à tempérer quelque peu cette exaltation <sup>3b</sup>.

Si Etienne Pascal se montre respectueux des choses religieuses, il pratique néanmoins une très nette séparation entre ce qui est objet de foi et ce qui est objet de raison. Il s'agit de deux domaines différents qui ont peu ou pas de rapports entre eux. Ainsi fut élevé Blaise.

En janvier 1646, à la suite d'un accident de M. Pascal père, deux gentilshommes des environs de Rouen sont reçus au domicile du malade. Par l'exemple de leur vie, ils amènent leurs hôtes à se poser des questions essentielles.

Blaise Pascal découvre en cette occasion les écrits de Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. On parle d'une première conversion de Pascal, tant il est vrai que ses lectures, remettant en question la juxtaposition de l'esprit du monde et de l'esprit de piété, conduisent le jeune savant à un choix : le choix de Dieu. Pour mieux toucher l'importance de cette décision, il convient de se rappeler que l'invention de la « machine arithmétique » ainsi que plusieurs autres expériences plaçaient Pascal au rang des célébrités d'alors. Déjà il était reçu dans les meilleurs salons parisiens. L'un des traits fondamentaux de ce caractère hors du commun nous apparaît ici : la rigueur des conclusions à tirer d'une expérience ne doit pas être

<sup>2</sup> Chaque Pensée est citée d'après l'édition de Léon Brunschvicg. Blaise Pascal : *Pensées et Opuscules*, Hachette, édition Minor, Paris, 1909.

Signalons l'édition nouvelle de Louis Lafuma. Blaise Pascal : *Pensées*, préface d'André Dodin, Edition du Seuil, Livre de Vie No 24-25, 1962.

Philippe Sellier propose également une nouvelle édition parue au Mercure de France, Paris, 1976.

<sup>3</sup> Pour la biographie, nous renvoyons d'une part à Emile Boutroux : *Pascal*, in « Les grands écrivains français », Hachette, Paris, 1922. D'autre part à Jean Mesnard : *Pascal* in « Connaissance des Lettres », Hatier, 1967.

<sup>3b</sup> Cf. en particulier J. Mesnard, *op. cit.*, pp. 16-17, et ss.

entravée, quand bien même elle implique un sacrifice existentiel.

La résolution arrêtée, l'application suivra, laborieuse, lente, déchirant un être qu'attire la recherche scientifique et auquel ses médecins recommandent le divertissement mondain à titre curatif.

Si la crise couve avec alternance de périodes brillantes et de recherches religieuses, il faut attendre 1654, l'année du « grand changement » pascalien, la seconde conversion comme il est convenu de l'appeler.

## Le mémorial<sup>4</sup>



*L'an de grâce 1654*

*Lundi 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr,  
[et autres au martyrologe,  
Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,  
Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ  
[minuit et demi,  
feu.*

*Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des  
philosophes et des savants.*

*Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.*

*Dieu de Jésus-Christ.*

*Deum meum et Deum vestrum*

*« Ton Dieu sera mon Dieu. »*

*Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.*

*Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.*

*Grandeur de l'âme humaine.*

*« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai  
Joie, joie, joie, pleurs de joie. [connu. »*

*Je m'en suis séparé :*

*Dereliquerunt me fontem aquae vivae.*

*« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »*

*Que je n'en sois pas séparé éternellement.*

*« Cette vie est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai  
[Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »*

*Jésus-Christ. Jésus-Christ.*

*Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié*

*Que je n'en sois jamais séparé.*

*Il ne se conserve que par les voies enseignées par l'Évan-  
Renonciation totale et douce. [gile.*

*Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.*

*Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.*

*Non obliviscar sermones tuos. Amen.*

<sup>4</sup> Cf. Brunschvicg, Hachette Minor, *op. cit.*, p. 142.

## Pascal, un théologien ?

Le mythe de l'enfant prodige s'est très tôt augmenté de celui de l'« ignorant » sublime, auteur anonyme des célèbres *Provinciales*. En fait, il est vrai que Pascal n'a pas pris de grade en Sorbonne et que jamais il ne prétendit au titre de « théologien ».

Dans son *Entretien avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne*, Pascal passe, avec l'approbation émerveillée de son interlocuteur, de la philosophie à la théologie, « centre de toutes les vérités ».

Ainsi il nous faut reconnaître avec Philippe Sellier<sup>5</sup> un Pascal théologien, nous demandant aussitôt quelle fut sa formation, à quelles sources il s'est adressé.

La formation paternelle en matière religieuse eût suffi à faire de Blaise Pascal un bon catholique, peut-être un chrétien. C'est au contact de Saint-Cyran qu'il conçoit tout à coup l'importance d'une orientation sans compromis : si Pascal est théologien, il le doit à cet abbé qui sut l'être pleinement.

Enfermé au château de Vincennes sur ordre de Richelieu, l'abbé de Saint-Cyran y poursuit inlassablement son œuvre : il est le visage pratique, pastoral dirions-nous, de l'œuvre réformatrice qui a nom Jansénius, évêque d'Ypres. *L'Augustinus*, paru en 1640, somme de doctrine décisive, est comme la pointe de lance d'une offensive plus vaste : une réforme de l'Eglise dans l'Eglise catholique de France en particulier.

L'entreprise est éminemment théologique.

Mort en 1643, le « martyr de Vincennes » laisse une correspondance étonnante : Lettres de direction spirituelle, méditations, « Considérations », témoignent de son intensité.

Or Pascal lira ces *Lettres spirituelles* ainsi que d'autres opuscules. Jansénius, *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* et Arnauld, *De la fréquente communion* appartiennent également à ce premier contact de 1646. L'impression que fit la haute personnalité de Saint-Cyran sur le jeune néophyte est difficile à évaluer, on en trouve néanmoins des traces éloquents.

Le *Mémorial*, cité plus haut, nous apprend qu'à l'heure cruciale où enfin il accède à cet état de grâce, Pascal note son expérience en des termes saint-cyraniens : le recours à l'Écriture d'abord, puis des expressions telles que : « Oubli du monde et de tout », « Renonciation totale et douce »,

<sup>5</sup> Philippe Sellier : *Théologie et Écriture : Les Pensées de Pascal* in « Concilium » No 115, 1976.

« Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » Or l'abbé de Saint-Cyran essaya de réaliser dans l'Eglise la cité céleste selon que saint Augustin la définit : « Il y a deux cités que séparent deux ordres d'amour, la cité terrestre fondée sur l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, la cité céleste fondée sur l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi », en usant de la direction spirituelle comme arme principale <sup>6</sup>.

Mais c'est l'analyse plus globale de la pensée de ces deux auteurs qui fait apparaître les correspondances les plus fondamentales <sup>7</sup>.

Il est enfin une similitude de destin qui ne peut que frapper : la solitude choisie par refus de tout compromis. Solitude dans la pauvreté et le renoncement, solitude dans l'aide spirituelle à autrui.

L'influence de Saint-Cyran sur Pascal est immense ; elle est importante en ce qu'elle commande l'ouverture vers d'autres sources. Par lui, c'est l'Ecriture, les Pères latins et Port-Royal qui s'offrent à sa rencontre.

« *Tout son temps était employé à la prière et à la lecture de l'Ecriture sainte, (...) il s'y était si fortement appliqué qu'il la savait toute par cœur ; de sorte qu'on ne pouvait la lui citer à faux, car lorsqu'on lui disait une parole sur cela, il disait positivement : « Celle-là n'est pas dans l'Ecriture sainte », ou « Celle-là, en est » ; et alors il marquait précisément l'endroit* <sup>8</sup>. »

C'est Gilberte Périer, sœur aînée de Blaise, qui nous rapporte cela dans sa *Vie de Blaise Pascal*. En plus d'un endroit, son récit est marqué de partialité, il ne constitue donc pas à lui seul une référence sûre. Vérifions ses propos.

Cet « apprentissage » de l'Ecriture est situé par Gilberte Périer après la seconde conversion, pendant cette période qui vit Pascal « renoncer à tout ». Nous savons par ailleurs qu'il se retira un certain temps à Port-Royal-des-Champs dès janvier 1655. Les attaches cisterciennes de cette maison réglaient encore pour une bonne part la vie des « Solitaires ». L'endroit invite donc à cet exercice : prière et lecture de l'Ecriture sainte.

Avant cela, Pascal a déjà une solide pratique biblique. Nous en voulons une fois encore à preuve le *Mémorial*. Phrases notées en hâte dans l'émerveillement mais aussi l'épreuve d'une telle expérience, ce document est comme un message du cœur de Pascal, un instantané de son in-

<sup>6</sup> Cf. Brunschvicg, Hachette Minor, *op. cit.*, p. 53.

<sup>7</sup> Cf. L.-Frédéric Jaccard : *Saint-Cyran, précurseur de Pascal*, Lausanne, éditions de La Concorde, 1944, pp. 302-310.

<sup>8</sup> Cf. Brunschvicg, Hachette Minor, *op. cit.*, p. 16.

conscient. On ne l'imagine pas feuilletant une bible ou consultant quelque autre ouvrage!... Le Mémorial est riche de citations pertinentes tirées de toute l'Écriture : Pascal chemine en dialogue avec l'Ancien et le Nouveau Testament. Qui, autre que M. de Saint-Cyran, l'a initié à cette lecture ?<sup>9</sup>

L'Apologie que projetait Pascal et dont il nous reste des *Pensées* est conçue en fonction de l'Écriture.

Pascal nous livre un schéma, un plan :

« *Première partie* : Misère de l'homme sans Dieu.

*Seconde partie* : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement :

*Première partie* : Que la nature est corrompue. Par la nature même.

*Seconde partie* : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture.» (*Pensées*, 60, p. 342.)

On trouve dans les *Pensées* une utilisation des prophéties et de leur accomplissement qui dénote une grande intimité de Pascal avec cette Écriture sainte. Mais au-delà des emplois habiles, Pascal en découvre le centre : Jésus-Christ.

« Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. » (*Pensées*, 740, p. 680.)

Le problème de l'autorité de la Bible mériterait un développement plus vaste. Notons simplement ces quelques points de repère.

En 1647, donc tout juste après sa rencontre avec le jansénisme, Pascal tient, dans des réflexions qu'on a intitulées par la suite « sur l'Autorité en matière de philosophie », ces propos significatifs : « Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues... et surtout dans la théologie, et enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution, divine ou humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connaissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter. (...) Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle...<sup>10</sup> »

Dans les *Provinciales*, le narrateur garde toujours, face à ses interlocuteurs jésuites, une attitude de respect et se réfère à ce que l'on sent être à ses yeux l'autorité suprême.

<sup>9</sup> Cf. L.-Frédéric Jaccard, *op. cit.*, pp. 306-307.

<sup>10</sup> Cf. Brunschvicg, Hachette Minor, *op. cit.*, p. 75.

me<sup>11</sup>. Dans la même foulée, il se proposait d'écrire « Contre ceux qui abusent des passages de l'Écriture... » (*Pensées*, 899, p. 139.)

« Si saint Augustin venait aujourd'hui et qu'il fût aussi peu autorisé que ses défenseurs, il ne ferait rien. Dieu conduit bien son Église de l'avoir envoyé devant avec autorité. » (*Pensées*, 869, p. 732.)

Pascal, entré en contact avec ces « défenseurs de saint Augustin », a certainement dû lire l'*Augustinus*. Nous n'en possédons aucune preuve formelle, mais les citations qu'il en fait, l'esprit qui l'anime et son admiration pour saint Augustin ne s'expliquent guère sans une lecture de Jansénius, à plus forte raison chez un disciple de Saint-Cyran.

En fait, dès 1655, Pascal lit les Pères de l'Église ; saint Augustin, saint Prosper et saint Flugence, que l'on retrouve dans ses *Écrits sur la Grâce*, saint Thomas, les Pères du Concile de Trente et Molina en particulier<sup>12</sup>.

Dans les *Provinciales*, il se montre un habile connaisseur des nuances propres à chaque école théologique, et c'est avec une énergie farouche qu'il défendra tout au long de sa vie la doctrine essentielle à ses yeux : la grâce efficace, selon Augustin.

A cette connaissance des Pères de l'Église, Pascal en joint une autre tout aussi utile. Épictète et Montaigne comptent parmi ses lectures favorites. Après sa seconde conversion il ne reniera pas les bienfaits intellectuels reçus de ces auteurs mais s'appliquera à montrer l'insuffisance des seules lumières humaines.

« Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes : « Vous en suivez un faux » ; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut ; Jésus-Christ seul y mène. » (*Pensées*, 466, p. 546.)

« Je ne suis point de Port-Royal<sup>13</sup> »

Artifice de controversiste, disent les uns ; affirmation fallacieuse, prétendent les autres ; Pascal, dans la même page, rend hommage « au mérite de ces pieux solitaires » et relève « combien l'Église est redevable à leurs ouvrages si édifiants et si solides ».

<sup>11</sup> *Les Provinciales*, éditions Rencontre, Lausanne, 1967. Trois exemples parmi beaucoup d'autres ; 4e Lettre, p. 57 ; 5e Lettre, p. 75 ; 9e Lettre, p. 127.

<sup>12</sup> *Les Écrits sur la Grâce*, in *Oeuvres de Blaise Pascal*, édition Hachette, Paris, 1914, Tome XI, pp. 95-295.

<sup>13</sup> *Les Provinciales*, *op. cit.*, 17e Lettre, p. 239 ; cf. également 16e Lettre, p. 220.

A Port-Royal, Pascal a trouvé un lieu où exercer les différents outils théologiques qu'il s'est forgé. Nous suivons cette progression au fil des *Provinciales*, l'œuvre par excellence qui le lie à ces « Messieurs ».

Si les premières Lettres sentent l'initiation, les dernières font apparaître un véritable maître.

Jamais Pascal n'oubliera ce qu'il doit à Port-Royal.

Pour compléter cette esquisse de formation, il faut encore signaler le rôle important joué par les salons mondains. C'est là que Pascal rencontre le chevalier de Méré et Minton, dans les salons qu'il est confronté aux nombreux courants de pensées dont le foisonnement permet de passer aisément à côté de l'essentiel. Si Pascal connaît les libertins, les athées et autres pyrrhoniens, c'est aux salons mondains qu'il le doit.

## Une théologie à l'encontre des théologiens

Les nombreux visages de la personnalité et de l'œuvre pascalienne se découvrent, se redécouvrent au fil des écrits. Lire Pascal est un acte personnel, chacun percevant à son rythme le message qu'il peut recevoir.

Nous ne ferons donc qu'évoquer ici trois aspects de « sa » théologie, laissant à d'autres le soin d'illustrer, de préciser, d'enrichir ces « cailloux de petit Poucet ».

« *Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme* » (Pensées, 269, p. 456).

Le problème de la raison se pose, au temps de Pascal, aujourd'hui et demain encore. En 1637, Descartes publie *Le Discours de la Méthode*. Cette œuvre capitale illustre une position à laquelle Pascal et les jansénistes souscrivent en général. Ensemble ils s'élèvent contre le règne des scolastiques : mélange de concepts et de domaines. Autorité et raison. Philosophie et théologie. Par référence inconditionnelle à Aristote, les scolastiques ont placé cette autorité au sein de la philosophie et laissent à la raison le vaste champ de la théologie.

Pascal a montré dans les *Provinciales*, par l'exemple des Jésuites, à quelles aberrations conduit une telle conception.

Avant que de rien entreprendre il faut replacer « l'église au milieu du village ». A la raison s'ouvre la philosophie : l'enchaînement logique de raisonnements cohérents permet de tirer parti de l'observation rigoureuse des faits. Quant à la théologie, son fait premier est la révélation. L'autorité

de cette révélation détermine toute recherche théologique.

« Dieu se découvre à ceux qui le cherchent » (*Pensées*, 557, p. 582.) Le Dieu de Pascal est « un Dieu qui d'abord s'est donné à nous pour que nous devenions capables de nous donner à Dieu »<sup>14</sup>. Dans ce premier temps la raison doit céder : il ne lui appartient pas de découvrir ni de prouver l'existence de Dieu. Le chemin est inverse.

Une fois reconnu ce mouvement de Dieu vers l'homme par la révélation, le théologien — et Pascal en particulier — use de sa raison pour tirer les conséquences de ce fait. Elles sont d'ordre psychologique et historique.

A la lumière de la révélation l'homme se découvre et mesure peu à peu l'étendue de sa misère. D'autre part, il met de l'ordre dans les événements de l'histoire. Les prophéties sont un « langage » de Dieu. Par elles il nous donne le sens du temps. Les miracles sont aussi de cet ordre : présence du divin dans le monde.

« Prophéties avec l'accomplissement ; ce qui a précédé et ce qui a suivi Jésus-Christ. » (*Pensées*, 705, p. 649.)

Cet usage de la raison est juste en même temps qu'il est limité. Juste parce que soumis à l'autorité de la révélation, mais limité car la solution ne lui appartient pas : c'est la grande leçon que Pascal a tiré d'Épictète et de Montaigne. Avec saint Augustin, il dépasse toute sagesse et propose l'unique issue : « Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère ; avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir. » (*Pensées*, 546, p. 571.)

La théologie pascalienne atteint ainsi son double but qui est une réconciliation de l'homme avec Dieu et, partant, avec soi-même. C'est le salut.

« On s'aime parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes. » (*Pensées*, 483, p. 553.)

« *La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle* » (*Pensées*, 793, p. 695).

Si la théologie est distincte de la philosophie en ce qu'elle est soumise à une autorité, elle l'est aussi par son ordre de grandeur.

<sup>14</sup> Léon Brunschvicg : *Descartes et Pascal, lecteurs de Montaigne*, La Baconnière, Cahiers « Etre et Penser » No 12, Neuchâtel, 1945, p. 169.

« Laissons donc là leurs différends. Ce sont des disputes de théologiens, et non pas de théologie<sup>15</sup>. »

Les querelles de prestige, les affrontements d'Ecole appartiennent à l'ordre des esprits où chacun se doit de briller avec tout l'éclat requis. La théologie est bien loin de cela, elle procède d'une sagesse qui n'appartient ni aux corps, ni aux esprits, la sagesse de Dieu.

« De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. » (*Pensées*, 793, p. 695.)

Dans la lettre qu'il adresse à la reine Christine de Suède pour lui présenter sa machine arithmétique, Pascal note déjà l'ordre des corps et celui des esprits qui est plus élevé. Il s'arrête là. L'ordre de la charité est surnaturel : il faut l'œuvre de la grâce en lui pour qu'il entrevoie cette ultime possibilité. La théologie appartient à ce troisième ordre, et celui qui s'y adonne doit accéder à la charité par opération de la grâce. En dehors, le reste n'est que « disputes de théologiens ».

Lieu de la théologie, la charité s'en trouve être également le but.

Parmi les écrits de Pascal, deux ouvrages renseignent le lecteur sur ce point. *Les Ecrits sur la Grâce* et *l'Apologie*. La doctrine de saint Augustin touchant la grâce ne manque pas de brillants défenseurs et Pascal le reconnaît volontiers. Mais le volumineux *Augustinus* ne saurait toucher un large public. Pascal va « essayer de rendre toutes ces matières si plausibles et si populaires que tout le monde y puisse entrer sans peine... ».

La maladie l'empêchera de mener à bien une telle entreprise, par contre ce qui nous est parvenu de ces *Ecrits sur la Grâce* reflète une double volonté d'être ferme et accessible. Ferme dans l'exposé de la doctrine, accessible par le moyen d'un ordre très pédagogique — il s'élève des points non contestés aux points contestés — et par un langage simple.

Il s'agit de familiariser le lecteur avec le problème de la grâce : tous les hommes ont péché ; or Dieu sauve certains et damne d'autres ; quelle est la part de la volonté de l'homme et la part de la volonté de Dieu dans cette prédestination ?

Pascal étaye ses affirmations de nombreuses citations bibliques et met en présence diverses opinions. Nous lisons ainsi sous sa plume l'avis des molinistes, des calvinistes

<sup>15</sup> *Les Provinciales*, op. cit., 3e Lettre, p. 50.

et de saint Augustin. Pour illustrer la pérennité du point de vue augustinien au sein de l'Eglise, Pascal traduira certains canons du Concile de Trente.

Dans un second mouvement il discutera de savoir si les commandements sont possibles aux justes.

L'entreprise est d'un théologien janséniste qui a longuement pensé et s'est pénétré de son sujet. Elle est également l'entreprise d'un homme attentif aux besoins des croyants et soucieux de leur cheminement spirituel.

Si — et Pascal le croit intensément — on n'accède à l'ordre surnaturel de la charité que par la grâce, alors il est nécessaire de tout entreprendre pour que le plus grand nombre puisse y entrer.

*L'Apologie* est mieux connue, le souci de Pascal pour ses amis pyrthoniens et athées transparait en des pages bouleversantes. « ... qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables ; ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas. Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres ; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais, parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. » (*Pensées*, 194, p. 423.)

Ainsi la théologie se voit assigner un but précis, un but que Pascal trouve dans l'Écriture.

« L'unique objet de l'Écriture est la charité. » (*Pensées*, 670, p. 632.)

« *La poésie fait éclater le point final de nos discours.* »

Cette pensée n'est pas de Pascal. Un abbé bénédictin l'a offerte un soir à ses hôtes qui s'entretenaient de poésie, précisément. Il nous reste ainsi à franchir une dernière étape : les moyens dont Pascal juge utile de se servir pour que sa théologie atteigne le but qu'elle s'est fixé.

Pour que se crée un lien de communication entre le

théologien et son lecteur, il s'agit de rompre l'isolement superbe du « spécialiste ».

Pascal ne sépare pas théologie et art d'écrire. Nous trouvons dans *L'Art de persuader* l'essentiel de ses réflexions à ce propos.

« Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement ; car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve mais par l'agrément<sup>16</sup>. »

Dès lors Pascal va s'attacher à agréer, c'est-à-dire plaire et intéresser. Nous avons vu sa détermination dans les *Ecrits sur la grâce* : rendre aimable une doctrine aux airs farouches. Les Jésuites se proposaient de parvenir aux mêmes fins ; pour ce faire ils édulcoraient la doctrine. *Les Provinciales* et *L'Apologie* témoignent d'une autre manière de procéder : traiter en poète des sujets par ailleurs sévères et rébarbatifs.

L'effort pascalien va porter ainsi sur différents aspects de l'art d'écrire.

L'ordre d'abord. Si le but est d'intéresser, l'ordre des sujets compte pour beaucoup. *L'Apologie* possède cette souplesse dans la distribution des matières qui pique la curiosité et renvoie le lecteur à sa propre recherche.

*Les Provinciales* adoptent l'unité brève et percutante qui laisse à l'auteur toute latitude d'entraîner, par bonds successifs, son lecteur du sensationnel vers l'essentiel.

Dans le détail il faudrait souligner, comme il convient, le génie poétique jaillissant du sein de chaque phrase, captant, par la surprise que crée une formulation originale, notre attention bien disposée. La richesse des figures et la mobilité extrême des genres mettent en mouvement une véritable fresque dramatique au contact de laquelle le lecteur ne peut que se sentir interpellé. Séduit, il poursuivra.

L'art de Pascal n'est pas le moindre aspect de sa théologie. C'en est peut-être l'élément primordial, celui que tant d'autres théologiens oublient.

Philippe Sellier<sup>17</sup> analyse dans le détail cette fonction importante de l'écriture en tant que partie intégrante de la théologie des *Pensées*.

Et Pascal nous apparaît comme un grand théologien,

<sup>16</sup> Cf. Brunschvicg, Hachette Minor, *op. cit.*, p. 184.

<sup>17</sup> Cf. l'article cité in *Concilium* No 115, 1976.

non pas tant par l'étendue de ses recherches proprement théologiques, mais par le génie incomparable qu'il a eu à transmettre cette vérité dont lui-même vivait.

\* \* \*

« On croit toucher des orgues ordinaires, en touchant l'homme. Ce sont des orgues, à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables, dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés conjoints. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne feraient pas d'accords sur celles-là. Il faut savoir où sont les touches. » (*Pensées*, 111, p. 383.)

Blaise Pascal, « un génie effrayant », un orgue bien extraordinaire... la registration est variée à l'infini, les claviers nombreux.